Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 17

Artikel: Coin de rue
Autor: V.F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199326

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

40me ANNÉE. — N° 17. FONDÉ PAR LOUIS MONNET ET H. RENOU Samedi 26 avril 1902.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — **Suisse :** 20 cent.
Etranger : 25 cent. — **Réclames :** 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Coin de rue.

On repavait un bout de rue, l'autre jour, à Lausanne. — C'est une des particularités de la capitale, on pave, on dépave, on repave et on redépave tous les jours de l'année. — Trois gamins, point encore blasés sur ce spectacle, s'y arrêtèrent. A eux trois, ils avaient à peine vingt ans ; mais c'étaient déjà des écoliers. Les deux plus grands portaient un sac de carton ciré avec un losange rouge marqué des initiales de leur nom ; au cou du troisième pendait une besace de serge verte. Immobiles et très sages, devant un ouvrier qui alignait les pavés neufs dans le sable humide, ils suivaient ses mouvements avec une attention que ne distrayait pas même la danse des lourdes demoiselles que d'autres paveurs soulevaient et laissaient retomber en cadence. Tout leur était sujet d'admiration chez cet homme : son siège à un pied, pareil à une énorme toupie ; sa merveilleuse truelle-marteau qui lui servait alternativement à fouiller le sol et à assujettir de deux coups secs les pavés de grès ; le tas de ces pavés enfin, cubes réguliers taillés comme des morceaux de sucre, comme de très gros morceaux de sucre, ainsi qu'en fit la remarque un des sacs de carton. Et le moins fasciné par toutes ces belles choses n'était pas le bonhomme à la besace verte ; il en oubliait de se sucer le pouce.

L'homme arrivait au bout de la dernière rangée. Il ne resta bientôt qu'un seul vide, trop étroit pour deux pavés, trop large pour un. Une série de combinaisons pour achever proprement le pavage ayant échoué, l'ouvrier lâcha son outil, ralluma sa pipe et se mit à mesurer de l'œil les dimensions des quelques pierres dont il disposait encore.

De plus en plus intrigués, les enfants s'étaient rapprochés. Eux aussi cherchaient le bon pavé, celui qui clorait dignement la lignée. Tout à coup, l'un des grands, croyant l'avoir découvert, le montra du doigt ; et les deux autres de faire aussitôt le même geste. A leur mouvement, l'homme, qui n'avait pas paru les voir jusqu'alors, les toisa et, d'une voix rude :

— A l'école, petits drôles !

— Nous en sortons, répondirent-ils timidement.

— A ces heures ! Allons donc !... A quelle école allez-vous, mauvaise graine ?

— A l'école de Villamont.

— Et vous courez les rues au beau milieu de l'après-midi ! C'est du propre ! Vous n'apprendrez jamais rien. Je m'en vas dire à votre maître qu'il vous garde une heure de plus

— C'est pas un maître, c'est une maîtresse.

— Bon, j'irai voir la maîtresse. Et maintenant, filez, petits faignants, et plus vite que ça !

Les mioches s'éloignèrent, le cœur gros, non qu'ils prissent bien au sérieux la menace du paveur, mais parce qu'ils ne l'avaient pas vu poser la dernière pierre et qu'en leur esprit il y avait un trou, comme dans la rangée de pavés inachevée. V. F.

Les vieilles d'autrefois.

I

Les vieilles d'autrefois, celles qu'a connues notre jeunesse, possédaient une originalité qui — est-ce le mirage du lointain ? — nous charme encore aujourd'hui. Nous aimons à évoquer leur souvenir, à parler d'elles. Les jeunes sourient ; les vieux écoutent, tour à tour amusés et attendris. Il en est qui leur gardent un brin d'affection, d'autres, de... rancune.

Au temps passé, la notion d'autorité existait encore et les vieux avaient le droit de parler les premiers. Celui qui leur eût contesté ce privilège aurait reçu une magistrale tirée d'oreilles, à entendre du coup sonner toutes les cloches du voisinage.

Mais que je vous présente d'abord les vénérables dames et demoiselles de X..., et même la petite ville qu'elles habitaient. Celle-ci était fort modeste, assez laide, mais elle avait une physionomie renfrognée et vieillote qui était bien à elle. Les vénérables personnes, en souvenir desquelles j'écris ces pages, je vous les présenterai à mesure que nous les rencontrerons en faisant un tour de promenade dans la ville.

Voici, à notre gauche, en entrant dans la première rue que traversait l'antique diligence, une petite maison enfouie au fond d'un verger et d'un jardin. Elle est étroite et basse ; mais le jardin embaume le réséda et les roses. Cette tranquille retraite appartient à deux sœurs, les *demoiselles* X...

Je ne pense pas qu'elles aient jamais été jolies, elles ne l'étaient en tout cas pas au temps où je les ai connues. Leur costume austère et un peu suranné, même pour l'époque, accentuait leur raideur et les faisait paraître plus grandes et plus minces. On eût dit des bâtons habillés !

Elles étaient autoritaires et vives, ces demoiselles, bien que bonnes et dévouées. Elles avaient des conseils sur tout et pour tout et les distribuaient largement. Ceux-ci accompagnaient toute aumône à leurs protégés, comme le pot d'onguent, d'un onguent qui portait leur nom et qu'on venait leur demander de plusieurs lieues à la ronde. Il avait la réputation de guérir à peu près tous les maux. Un malin affirmait même qu'il était souverain pour conserver les jambes... de bois. Cette panassée était d'autant plus appréciée qu'elle ne coûtait pas d'argent... mais le temps de faire une visite aux demoiselles.

Cette visite n'était pas sans effaroucher quelques-uns, surtout les parents, pauvres d'argent, mais riches d'enfants, ce qui déplaisait souverainement aux dignes célibataires, de tout cœur ennemies du mariage et des marmots.

Les fumeurs ne redoutaient pas moins la petite maison, certains qu'ils étaient d'y être vertement tancés et, de plus, tenus en suspicion.

Qu'un homme sentant le tabac allât demander du travail !

« Nous aurions besoin, dans ce moment, d'un ouvrier pour scier et fendre notre bois, répondaient carrément les demoiselles, mais nous n'occupons jamais de fumeurs ; ils sont généralement paresseux et toujours dangereux : d'ailleurs, ils sentent... mauvais. »

Cette dernière accusation était de celles dont on ne se blanchissait auprès de nos amies, car, pour elles, sentir la *tabagie* était le comble de l'horreur.

Elles étaient propres jusqu'à la minutie et dans leur maison flottait un subtil parfum de lavande et de roses séchées au soleil et dont elles remplissaient de petits sachets destinés à embaumer de l'odeur aimée armoires et vêtements.

Les pauvres, laborieux et sobres, pouvaient en tout temps compter sur de bons conseils et sur des secours, donnés les uns et les autres de bon cœur.

Mais qu'une nièce songeât à marier sa fille, surtout dans certaines circonstances, l'orage qui éclatait sur la tête de l'imprudente grondait fort et longtemps, et il était fertile en épisodes tragiques ou comiques.

Aller annoncer un mariage aux demoiselles était apprécié par certain voisin qui trouvait ensuite un malin plaisir à raconter la scène qu'il avait provoquée entre les deux sœurs. Celles-ci, n'ayant pas les coupables à gronder, finissaient invariablement par se quereller, se reprochant réciproquement de n'avoir pas été assez sévère avec la jeunesse, d'avoir pacifié avec les « travers du siècle ».

L'accusation était grave. Celle qui l'avait reçue ne pouvait rester sans la réfuter. Elle le faisait en employant de nombreux « quant à moi » et en exprimant solennellement qu'habituée à supporter beaucoup, elle ne répondait que par respect de la vérité et par amour de la justice.

Et le voisin de s'esquiver en se frottant les mains et en disant : « La discussion ne languira pas aujourd'hui, elles ont du pain sur la planche et pour plus d'un jour. »

Il avait, lui, sa petite histoire, sorte de chronique au jour le jour, dont il assaisonnait la partie de piquet qu'il faisait chaque soir avec quelques amis.

Mais voici qu'un matin, où l'annonce d'un mariage, pas de pauvres gens cette fois, mettait en ébullition toute la petite ville et que le voisin était arrivé tout enfiévré chez les demoiselles et leur demandait :

« Savez-vous la nouvelle, un autre vous dirait la grrrrande nouvelle ? »

— Non.

— Eh bien, le doyen du clergé et... des célibataires épouse cettte charmante Aline Mass,